

Catherine Gravet, Alexis Curvers, *Journal*
(1924-1961) Sabrina Parent

Metz, université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherche Écritures, coll.
Recherches en littérature, 3, 2010



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2761>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.2761](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2761)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 304-306

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

« Catherine Gravet, Alexis Curvers, *Journal (1924-1961)* Sabrina Parent », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2761> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2761>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Catherine Gravet, Alexis Curvers, *Journal (1924-1961)* Sabrina Parent

Metz, université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherche Écritures, coll. Recherches en littérature, 3, 2010

RÉFÉRENCE

Catherine Gravet, Alexis Curvers, *Journal (1924-1961)*, Metz, université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherche Écritures, coll. Recherches en littérature, 3, 2010, 569 p.

- 1 Après la publication en 2005 d'un récit inédit d'Alexis Curvers, *La Vérité vous délivrera*, et la parution en 2008 des actes du colloque *Tempo di Roma*, Catherine Gravet, chargée de cours à l'université de Mons (Belgique), poursuit son travail d'érudition relatif à l'écrivain belge (1906-1992) en prenant l'initiative de publier son journal. Cette initiative est tout à fait conforme à la volonté de l'auteur qui laissait en note : « Si l'on décide d'éditer celui-ci [le journal], je désire que ce soit intégralement, sans suppressions ni corrections, en respectant ponctuellement mon texte. Sinon, qu'on s'abstienne d'en rien publier » (p.10). Les *desiderata* d'Alexis Curvers ont été scrupuleusement respectés. Outre le fait que Catherine Gravet a justifié la sélection de neuf carnets dans l'ensemble des archives qui correspondaient à la définition du « journal intime », elle a pris soin d'accompagner le texte de notes de bas de pages explicatives très éclairantes, de cartes des provinces belges permettant au lecteur de visualiser les nombreux lieux mentionnés dans le journal, d'un appareil critique rendant compte des suppressions et corrections opérées par l'auteur, d'un index très précieux des noms de personnes et d'un index des noms de lieux. Un travail considérable et parfaitement orchestré, dans les moindres détails. L'on ne note, çà et là, que quelques erreurs de coordination des notes de bas de pages (la note figure sur la page suivante et non, comme prévu, au bas de la page : pp. 72-73, *et passim*) et quelques-unes d'inattention, mineures.
- 2 Si la manière est impeccable, répondant fidèlement aux attentes d'Alexis Curvers, la décision d'éditer le journal, que l'écrivain lui-même avait formulée de façon

conditionnelle (« si l'on décide d'éditer celui-ci ») et peut-être dubitative, mérite que l'on s'y attarde. Car, tout en écrivant, Alexis Curvers lui-même s'interroge sur le bien-fondé de sa pratique et, ce faisant, nous invite, lecteurs, à soulever *a fortiori* la question de la publication. Voici le genre de réflexions qui parsème le journal : « Je crois que je perds mon temps à noter ces truismes » (p. 353) ; « Je me demande si ce copieux journal, si je le relis quelque jour, m'offrira un intérêt autre que purement anecdotique » (p. 417) ; « Quelle déception ! Naïveté, bavardage, grisaille, et attention excessive donnée aux événements les plus extérieurs, c'est-à-dire les plus insignifiants. Il n'est presque pas une de mes opinions d'alors que je ratifierais aujourd'hui. J'ai pensé tout brûler » (p. 473). Catherine Gravet prévient l'objection du lecteur-avocat du Diable en invoquant, dans son introduction, plusieurs raisons justifiant la publication de cet inédit.

- 3 Pour les spécialistes de l'auteur, le journal se révélera sans aucun doute une mine d'or. Par exemple, il indique les lectures d'Alexis Curvers, les influences littéraires et culturelles qui le forgent, les personnalités qu'il admire (André Gide, Jean Schlumberger, Catherine Pozzi, Marcel Thiry) tout autant que celles qu'il vilipende, en tout ou en partie (Henri de Montherlant, le Cocteau des poèmes expérimentaux d'*Allégories*). Le journal permettra également de mieux rendre compte des « stratégies d'émergence » (p. 15) de l'écrivain belge dans les champs littéraires belge et français et ce, par les nombreuses mentions relatives aux milieux qu'il fréquente — lettrés ou non, d'ailleurs. Du reste, la lecture du journal fournit une idée très concrète de l'emprise, quelque peu pathétique et, on l'espère, surannée du « modèle français » sur les écrivains belges de l'époque : la maîtrise naturellement impeccable de la langue que posséderait le Français, un style pur à lui envier, le désir de l'écrivain belge d'être publié à Paris (voir p. 105, par exemple). Si en 1941, Alexis Curvers se demande « si la France, avec tous ses prestiges, ne nous a pas, depuis vingt ans, mystifiés, escroqués » (p. 218), il ne peut renoncer, en 1944, à l'envie de « vivre en France », même s'il reconnaît « [s]e faire là-dessus de grandes illusions » (p. 379). Cet amour-haine pour la France a pour corollaire l'auto-flagellation, sorte d'autodérision exacerbée : « Pour moi, ce qui m'arrête de trop souhaiter le rattachement à la France, ce serait plutôt la crainte que les Français, avec raison, ne veuillent pas du cadeau. D'ailleurs, les Belges ne seront jamais contents. Tout ce qu'ils méritent, en somme, c'est précisément d'être belges » (p. 382).
- 4 Comme l'indique encore Catherine Gravet, les historiens apprécieront sans doute le « témoignage » (p. 15) que constitue le journal, relativement au vécu du quotidien de la Seconde Guerre mondiale qui, « sans perspective comme sans événements, arrive à nous donner la sensation de l'éternité, du temps immobile » (pp. 204-205). Au terme de cet événement paradoxalement non événementiel, Alexis Curvers voit succéder aux « récits d'atrocités boches » (p. 361) les récits des « femmes tondues, interrogatoires à coup de poing, etc. » (p. 359). Ce qui conduit l'auteur à ces conclusions, profondément pessimistes quant à la nature humaine : « Avec les hommes, c'est toujours la même chose. On se réjouit trop tôt : le plus bel espoir retombe bientôt dans l'immonde ou, en mettant les choses au mieux, dans le terne » (p. 359). Notons encore qu'Alexis Curvers ne sera pas mobilisé durant la Seconde Guerre mondiale (les raisons n'apparaissent pas explicitement dans le journal, malheureusement) et que le sentiment d'avoir été un « homme épargné » semble avoir parfois été source de culpabilité, au point qu'il considèrera l'écriture comme devoir moral : « Mon privilège d'homme épargné, je veux l'employer à poursuivre sans relâchement mes fins les plus hautes, pour que la victoire

ne soit pas, en ce qui me concerne, sans quelque résultat qui en justifie tant soit peu le terrible prix » (p. 351).

- 5 Spécialistes de tel ou tel domaine, ou « seulement » amateurs de littérature, les lecteurs trouveront dans le journal diverses matières à réflexion et maints sujets d'interrogation qui sont autant de raisons de l'intérêt de sa publication. Ainsi le journal nous semble-t-il fascinant lorsque, à partir de commentaires sur le *Banquet* de Platon ou *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust (p. 305 *et sq.*), s'entrouvent les portes du questionnement sur la nature des amours homosexuelles, qu'Alexis Curvers contraste, mais n'oppose pas, avec le sentiment que l'on peut éprouver pour une femme, en l'occurrence, son épouse, Marie Delcourt. Il avance d'ailleurs : « Je ne sais si on a déjà remarqué que, lorsqu'un homosexuel aime une femme, il l'aime mieux que ne peut faire la moyenne des hommes » (p. 79). Dans le journal, Alexis Curvers explore, sincère et pudique, le trouble que provoquent chez lui « les jeunes gens » (p. 189), l'homosexualité en tant qu'« inhibition collective et tacite » (p. 427), le regard hostile, dont sont victimes les homosexuels, ces « êtres d'exception » (p. 468). Par ailleurs, sur la toile que constitue le journal, on appréciera que s'esquisse, en touches délicates, la figure de Marie Delcourt, la femme-mentor qui l'encourage et le conseille dans son entreprise : « Je me remets décidément au travail, grâce à Marie, une fois de plus » (p. 129). Somme toute, se concrétise, au fur et à mesure de la lecture, l'idée selon laquelle derrière un « grand homme », se dresse une femme, plus grande encore, dont l'ombre est la demeure. Mais les choses sont plus compliquées dans le couple Delcourt-Curvers, comme si les rôles s'inversaient, Marie jouissant d'une belle réputation universitaire et Alexis se plaignant, surtout pendant la guerre, d'être l'homme à tout faire. « Elle [Marie] ne se rendra jamais compte que sa vraie, sa seule infirmité [due à une poliomyélite], c'est son désordre, et je ne peux pas le lui apprendre. Du matin au soir, je cours à travers la maison » (p. 376), se culpabilisant d'être un « *gigolo* raté et mal élevé » (p. 175) ; Marie était de quinze ans son aînée, la jalosant parfois d'avoir « su ne rien sacrifier, en somme, à [leur] amour » (p. 392).
- 6 Pour le/la passionné/e de littérature, les pages les plus poignantes sont certainement celles dans lesquelles se lisent les affres de la création qui renvoient à l'échec du créateur : « Les dernières lignes écrites de mon roman, que je viens de relire, me prouvent que je n'ai aucun talent. M'infliger la torture d'écrire, pour arriver à un tel résultat ! » (p. 146) et, par transitivité, à l'échec qu'est le créateur lui-même : « N'est-il pas bizarre qu'on puisse avoir le sentiment d'être une épreuve ratée de soi-même ? » (p. 131). Si l'on peut penser *a priori* qu'il ne s'agit de rien d'autre qu'une posture, la plainte continue cependant à se faire entendre des années durant, scellant un sort auquel l'écrivain ne peut échapper : « Ma plume est toujours en retard sur ma pensée, et ma pensée elle-même sur mes impressions » (p. 389) ; « Dans la difficile entreprise de devenir moi-même, il y a toujours quelque chose qui me paralyse, m'intimide et me fait différer » (p. 473). On le voit, l'écriture, aussi douloureuse que l'enfantement, fait miroiter un « devenir-soi » dont on ne sait rien d'autre que la nécessité malade. C'est donc à l'œuvre et à elle seule qu'il faut accorder la primauté car, bien que « je s[oi]s moi-même obligé de [le] dissimuler avec le plus grand soin », voici « ce que la littérature est pour moi : une vie incomparablement plus importante que l'autre » (p. 468). Révélée comme avouée, alors que le journal s'achève, cette vérité se pressentait, camouflée sous certaines actions, pensées ou idées. Ainsi cette particularité clairement dévoilée de « recomposer » une partie du journal à partir de notes et de souvenirs (p. 156), ou l'explication fournie quant à la médiocrité du journal : « Je tiens

en réserve, pour mon roman, ce qui pourrait en être le meilleur » (p. 246), ou encore ce projet bâtard de roman-journal, resté inabouti : « Enfin, très important, composer *Plaisirs sous la cendre* sous la forme d'un journal de romancier, et fondre ainsi deux projets en une seule œuvre » (p. 419). Si Catherine Gravet regrette que le journal taise « les années cruciales que sont celles qui précèdent et suivent le succès de son dernier roman, *Tempo di Roma* (1957) » (p. 13), on se réjouit toutefois qu'il nous donne accès à la fabrique intime de l'écrivain pour qui vie et écriture de la vie sont à ce point tragiquement entremêlées.

- 7 Alexis Curvers agace parfois, c'est vrai – ses généralités sur « les Français d'aujourd'hui ! », par exemple (p. 455). Cependant, il arrive souvent à intéresser ses lecteurs par la capacité qu'il a de réfléchir sur des sujets peu communs et de défendre des positions mesurées, en avance sur son temps – les droits des animaux, par exemple (p. 479). Plus souvent encore, il sait émouvoir par ses défauts, sa conscience d'en avoir et ses regrets (p. 402), par le regard qu'il porte sur les plus humbles (p. 127 et p. 136) ou sur les moments les plus justes : « Cette femme sur le pont, dans son manteau bleu, où allait-elle ? La vue des gens qui se lèvent avant les autres m'a toujours ému. Ils ont quelque chose de mystérieux, de tragique » (p. 485). « Hier à Anvers, le jardin zoologique sous la pluie. Je ne sais si j'ai plus éprouvé l'épouvantable tristesse des animaux, ou plus admiré leur dignité dans le malheur. [...] Tous les animaux pourraient dire : « Seigneur, pourquoi nous as-tu abandonnés ? » » (p. 487).